

Des chaînes en or

De :

Johanna Scheliga,

Paula Winkler

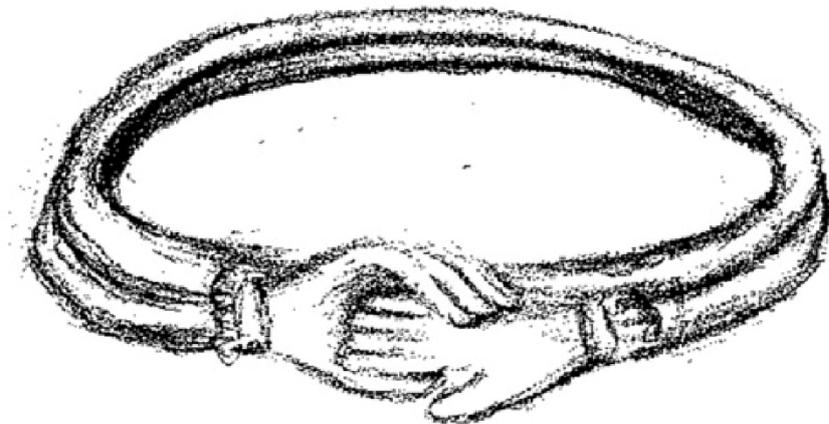
Zoey

Waloschyk

Samuel-Tyler " Sam "

Tscheredin Liam

Glenn Peter



Des chaînes en or

Elle fixait la bague à son doigt : deux mains qui se tenaient l'une l'autre - en principe un symbole d'unité, d'amour et de confiance. Mais pour elle, ce n'était que la preuve qu'elle n'était rien de plus qu'une marchandise dans le jeu commercial de son père. Bientôt, elle rencontrerait son futur mari, le fils de l'homme qui deviendrait l'associé de son père par ce mariage : un autre noble bourgeois influent et riche de Stade.

Tel était désormais le destin d'Elisabeth von Zesterfleth. Et elle savait qu'elle ne pourrait rien y changer.

Comme son père, Albrecht von Zesterfleth, était comme souvent en voyage d'affaires, Elisabeth décida d'aller se promener en ville pour se changer un peu les idées.

Elle passa devant d'innombrables marchands qui portaient leurs marchandises sur leur dos comme une bosse et les vendaient. Comme ces marchands faisaient partie de la rue, tout comme les façades des maisons et des magasins, la rue fut baptisée : Hökerstraße. Pour Elisabeth, l'agitation de cette rue faisait partie de son quotidien, c'est pourquoi elle trouvait la foule et les cris des vendeurs très apaisants. Même si elle aimait Stade, elle se demandait ce que cela ferait de fuir la ville et son père, de renoncer à sa vie actuelle de fille d'un homme d'affaires influent et de vivre une vie modeste à la campagne. Soudain, un cri, nettement plus fort que les habituels appels des courtiers qui attirent les clients, la tira de sa rêverie. "Arrêtez le voleur !", cria le boulanger. Avant même qu'Elisabeth ait pu assimiler ce qui se passait, elle se heurta à quelqu'un. C'était un jeune homme qui fuyait précipitamment le boulanger. Il tenait dans sa main ce qui ressemblait à une miche de pain enroulée dans un tissu. Elisabeth plongea son regard dans ses yeux marron clair et chancela en arrière. Il marmonna une excuse succincte avec un accent étranger tout en passant précipitamment devant Elisabeth. Elle le regardait fixement tandis qu'il continuait à courir à travers la foule. "Arrêtez-le !", cria à nouveau le boulanger en se précipitant à sa suite, mais le voleur était trop rapide. Bientôt, le boulanger renonça à courir après le voleur et le tumulte se calma.

Elisabeth continuait à flâner la rue, mais les yeux du voleur ne pas son esprit. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle voulait en savoir plus sur cet inconnu à l'accent inhabituel. C'est ainsi que, toujours bouleversée, elle partit pour rentrer chez elle en se demandant comment elle allait pouvoir permettre de revoir cet étrange jeune homme. Elle décida de retourner dans la rue le lendemain à la même heure pour le chercher.

Ces yeux auburn. Ils ne quittaient pas l'esprit d'Elisabeth. C'est pourquoi, le matin, elle se rendit dans la rue Höker, se délectant des feuilles d'automne colorées qui bordaient le chemin et profitant de la brise fraîche qui soufflait dans les ruelles. L'odeur du pain fraîchement cuit flottait dans l'air et les gens à leurs occupations avec empressement. Comme elle arrivée un peu plus tôt par mesure de sécurité, elle décida de se rendre d'abord chez le boulanger que le mystérieux jeune homme avait fui, pour y jeter un coup d'œil. Elle traversa longuement le marché, soucieuse d'avoir l'air occupée, car elle commençait à être embarrassée par sa recherche impuissante d'un voleur. Mais elle avait beau épier le boulanger, elle ne voyait pas l'inconnu.

Après un certain temps, elle a décidé de rentrer chez elle. Elle était à la fois déçue de ne pas avoir trouvé l'inconnu et honteuse de s'être laissée aller à des espoirs aussi puérils alors qu'elle était déjà fiancée. Pourtant, elle n'avait pas encore tout à fait oublié comment il avait réussi à passer devant elle. En fait, à y regarder de plus près, il n'était pas

Un voleur, comme c'était souvent le . Néanmoins, elle envisageait de retourner au marché le lendemain.

Oui, pourquoi pas ? Après tout, elle pourrait un peu de shopping. Le site Faciliter la journée de la servante. Oui, faire quelque chose de bien, se rendre à nouveau dans la Hökerstrasse avec une bonne conscience et de nobles intentions. Elle s'en réjouissait déjà. Mais, à sa grande déception, cette petite excursion ne sera pas non plus couronnée de succès. Elle passa presque une semaine entière à chercher l'inconnu, mais chaque jour la laissait avec moins d'espoir que le précédent. Pourtant, marcher chaque jour dans la rue Höker était devenu une habitude. Certes, il ne convenait pas particulièrement à une dame fiancée comme elle de se promener seule dans les ruelles de la ville, mais ces excursions quotidiennes la soulageaient quelque peu de l'atmosphère pesante qui régnait chez elle.

Même si le visage de l'étranger commençait à s'estomper, elle aimait se réfugier dans l'animation des marchés avant son mariage imminent. Entre-temps, toute la maisonnée était en pleine effervescence, du moins la partie qui s'y trouvait encore : son père était en voyage d'affaires à Cuxhaven. Tout ce qu'elle a pu lire dans son dossier, écrit de sa main cryptée caractéristique, c'est qu'il y avait apparemment eu des tensions parmi les dockers.

Il voulait probablement s'assurer qu'il y aurait pas de retard dans le transport de ses marchandises. Mais en principe, il préférait la tenir à l'écart de ses affaires. Toutes ses connaissances sur les affaires de son père se basaient sur des papiers usés qu'elle volait de temps en temps dans les tiroirs magnifiquement remplis de son bureau. C'est ainsi que quelques jours plus tôt, elle avait enfin pu en savoir plus sur son fiancé. Il s'appelait

Daniel Marschalck. Son père avait apparemment entretenu un échange épistolaire intense avec les Marschalck au cours des dernières semaines et avait sans doute été très occupé à moquer de cette famille aisée. Elle n'était pas du tout surprise qu'il veuille la marier de la manière la plus rentable possible. Après tout, il était logique qu'il une dot généreuse d'une famille de ce rang. Néanmoins, elle ne pouvait pas nier qu'elle était blessée d'être traitée par lui comme une marchandise et qu'il lui avait même caché le nom de son futur mari. Il n'avait fait aucun effort pour la mettre au courant de ses projets pour la cérémonie, bien que ceux-ci semblaient déjà en cours. Elle n'avait pas vraiment envie d'épouser Daniel Marschalck. Certes, ce serait rentable, pour le bien de sa famille, oui, mais aussi pour le bien des affaires de son père, ce qui devait être la seule raison de tout ce mariage. Entre-temps, elle avait renoncé à compter les jours où elle avait cherché en vain l'étranger. Elle s'est donc remise à flâner dans les rues de Stade, un panier de pain et de pommes sous le bras.

Peu à peu, il devint difficile de convaincre la servante de la laisser faire ces achats. Elle craignait que cela ne fasse croire à la méchante qu'elle était incompétente dans son travail. Mais Elisabeth avait établi un bon contact avec elle au fil des années et avait réussi à la convaincre qu'elle appréciait effectivement ces petites excursions. Elle vient de subir le désagrément de devoir se faufiler dans le Lämmertwiete. C'était le chemin le plus court pour rentrer chez elle et la servante comptait bien recevoir ses pommes à temps pour les faire cuire.

A l'autre bout de la ruelle, elle entendit des pas. Elle se reprocha intérieurement de ne pas avoir pris le chemin le plus long. Elle baissa les yeux et essaya de se déplacer le plus près possible du mur sans salir l'ourlet de sa robe. Elle ne parvint cependant pas vraiment à le panier de son chemin, si bien qu'elle et l'homme qui s'approchait d'elle durent se pousser l'un contre l'autre de manière assez désagréable. Elle s'apprêtait à lui demander pardon quand il a marmonné des excuses. Son accent lui était familier. Elle s'arrêta immédiatement et leva les yeux. Même dans la pénombre de l'étroite

Elle a reconnu son visage sur les murs de la maison, comme si elle ne l'avait jamais oublié. Ses sourcils étaient froncés et ses cheveux sombres projetaient des ombres sur ses yeux plus foncés. "Vous", commença Elisabeth en sentant son cœur battre plus fort. "C'est vous le voleur ! C'est vous qui m'avez repoussée si impoliment, il y a quelques jours !" Il pinça les lèvres et l'examina.

Elisabeth se douta qu'il imprudent de l'avoir confronté de la sorte. "Eh bien, comment allez-vous me le reprocher, mademoiselle ?" Elisabeth rougit. "Eh bien, je suppose que je pourrais les dénoncer". Elle tendit le menton.

Impertinemment, il a souri. "Je ne sais pas combien vous avez volé, mais votre visage m'est désormais familier. Il me serait facile de vous décrire !", . "Alors laissez-moi entendre, comment me décririez-vous ?" Répondit-il en souriant de plus belle lorsqu'il réalisa à quel point il la déstabilisait. Fine

Des lignes se dessinaient sous ses hautes pommettes. Il indigna Elisabeth. Sans hésiter, elle décida de ne plus se laisser faire par ces manières. Elle renifla et pressa son panier plus près de son corps. "Vous devriez avoir honte, vous !", s'exclama-t-elle en tournant les talons. D'un pas pressé, elle s'éloigna de lui. Le rouge lui monta aux joues et elle serra les lèvres. Comme il était insolent ! D'avoir tant pensé à lui, de se sentir si embarrassée. Comme il était effronté avec sa manière d'être, personne n'avait jamais osé se comporter ainsi avec elle. Quelque chose dans la situation la mettait en émoi, mais elle n'osait pas aller plus loin dans ce sentiment. Tout au long du chemin, elle resta penchée sur sa rencontre avec l'inconnu, même si elle essayait de se distraire. Excédée, elle frappa à la porte en bois de sa maison. "Angela !", appela-t-elle la fille de cuisine. "Angela, fais un effort pour m'ouvrir la porte !"

Derrière la porte, on entendait des bruits de pas jusqu'à ce qu'elle s'ouvre enfin et que le visage rose d'Angela apparaisse derrière. Elle écarta rapidement ses boucles blondes de ses joues couvertes de suie.

"Mademoiselle Élisabeth ! donc, vous êtes arrivée juste à temps.

Je viens d'allumer la cuisinière". Elisabeth serra le panier dans les bras d'Angela et se précipita dans la maison "Oh Angela, j'ai tant de choses à raconter", s'exclama-t-elle en ramassant ses jupes et en suivant la servante dans la cuisine. Tandis qu'Angela se mettait à éplucher et à râper les pommes, Elisabeth s'approcha d'un tabouret et commença à lui raconter sa rencontre avec l'étranger. Bien qu'Angela lui ait tourné le dos, elle avait du mal à dissimuler son excitation.

"Mademoiselle Elisabeth, votre courage est admirable ! Même si on aurait tout aussi bien le confondre avec de l'obstination. En effet, on pourrait penser qu'une fiancée

Dame comme elle ne se laisse pas entraîner dans de telles situations. Un voleur, ciel !" Elisabeth se racla un la gorge. "Eh bien, ce n'était pas du tout dans mon intérêt de rencontrer à nouveau cet homme", elle se mordit immédiatement la lèvre. Jusqu'à présent, elle n'avait rien dit à Angela de sa première rencontre avec l'étranger. Pendant un instant, elle osa espérer qu'Angela n'avait peut-être pas entendu, mais c'était une jeune femme très attentive. Elle laissa aussitôt retomber la cuillère en bois avec laquelle elle était en train de casser quelques œufs pour la pâte. "Encore ? Connaissez-vous ce jeune homme avant ?" Elisabeth se maudit intérieurement, mais il était désormais inutile d'essayer de cacher quoi que ce soit à Angela. Elle poussa un soupir d'abandon tout en se maudissant intérieurement de son imprudence. Elle expliqua brièvement comment elle était tombée sur l'étranger au marché et que c'était aussi la raison pour laquelle elle savait qu'il était un voleur. Pour Angela, cela semblait avoir du sens et elle se mit les mains devant la bouche. "Oh Elisabeth !", s'exclama-t-elle, horrifiée. "Serait-ce la raison pour laquelle vous avez insisté avec tant de véhémence pour me laisser faire mes courses ?" Elisabeth haletait à la recherche d'air. Elle tenta en vain d'apaiser la servante, mais Angela était déjà complètement plongée dans ses pensées.

perdu. "Oh Elisabeth, que fais-tu, à rêver après un voleur, alors que tu as déjà une bague au doigt. Ooh Elisabeth, veux-tu faire honte à ton père" ?

"Et veux-tu continuer à préparer le repas ?", lui dit Elisabeth en passant la main sur sa bouche. Angela se taisait, surprise. Elisabeth enfouit son visage dans ses mains. "Oh, Angela, pardonne-moi. Je ne sais pas non plus. Peux-tu me promettre de ne rien dire ? Je sais maintenant combien il est effronté et impudent ! En un rien de temps, je l'oublié, je te prie de ne garder que cela pour toi". Angela soupira : "Oh !

Elisabeth, que faites-vous ? Je me tairai, mais promettez-moi de tenir votre parole et de laisser cet homme derrière vous. Et à partir de maintenant, c'est moi qui ferai les courses". Elisabeth hocha la tête, honteuse, mais n'osa pas regarder Angela dans les yeux. "Oui, je le promets à Angela".

Contrairement à sa promesse, elle est restée éveillée jusque tard dans la nuit, perdue dans ses pensées. La manière dont il l'avait regardée, dont ses yeux sombres s'étaient posés sur elle et dont la faible lumière s'accrochée à ses cheveux bruns. La façon dont son sourire complaisant formait de petites fossettes sous ses traits marqués et la façon dont elle s'était perdue dans cette vision. Elle ne savait pas vraiment contre qui elle était le plus en colère : contre lui parce qu'il était si prétentieux ou contre elle-même parce qu'elle y prenait plaisir.

Elle est restée à côté d'elle-même toute la matinée suivante. Angela essaya tant bien que mal d'aller dans le sens d'Elisabeth en ne pas un mot de la soirée d'hier. Quand elle n'en put plus, Elisabeth saisit énergiquement un

manteau et se mit en route. Brunhilde, la servante, la retint : "Mademoiselle Elisabeth, où allez-vous donc ? Vous allez encore faire des courses ?" Elisabeth répondit par la négative, elle voulait juste se promener et prendre l'air. Comme Angela était en train de travailler dans la cuisine et ne pouvait pas la retenir, Elisabeth se dépêcha de sortir de la maison. Elle ne savait pas vraiment où elle allait maintenant. Elle voulait certainement se promener, mais elle voulait aussi le revoir. Elle déambulait sans but dans les ruelles et les petites rues peu fréquentées de la ville. Le froid lui mordait la peau et le vent d'automne s'engouffrait inexorablement sous ses vêtements. Elle resserra son manteau et enfouit son visage dans le col doublé. Elle ne savait pas vraiment combien de temps s'était écoulé avant qu'elle ne l'aperçoive.

Il se tenait dans le Lämmertwiete, le dos appuyé contre le mur. L'excitation lui fit soudain oublier à quel point ses mains et son visage étaient engourdis par le froid. Soudain, elle se mit à douter. Que voulait-elle faire maintenant quelle l'avait trouvé ? Elle n'était plus sûre d'elle et envisageait de faire demi-tour, mais il l'avait déjà remarquée. Elle se figea lorsqu'il s'approcha d'elle. "Vous êtes de retour, mademoiselle". Il avait l'air surpris. Elle chercha ses mots. "J'ai parfaitement le droit d'être ici et mes raisons ne devraient pas vous concerner", rétorqua-t-elle avec arrogance. "Et pourtant, je crois connaître l'une de ces raisons". Il sourit, comme s'il se moquait d'elle.

"Vous, les nobles filles de la ville, vous êtes toutes pareilles de toute façon, laissez-moi deviner, votre activité préférée, à part les ragots quotidiens, c'est la broderie". Elisabeth fit une moue.

"Vous êtes bien prétentieux !" s'exclama-t-elle, indignée. "Eh bien, non noble gouverneur", répliqua-t-elle, "où résidez-vous, si je puis me permettre ? Vous n'avez pas l'air d'appartenir à la noble classe que vous semblez tant railler". Pendant un instant, elle crut pouvoir soutenir son regard. Elle se détacha rapidement de cette pensée et détourna la tête à contrecœur. "Quel est votre nom ?

Votre nom ? C'est extrêmement impoli de ne pas se présenter, vous savez" !

Il sourit malicieusement, lui prit la main et avant qu'elle ne comprenne, il se mit à courir avec elle à travers les couloirs et les ruelles sinueuses. Elisabeth tituba derrière lui, perplexe, tout en essayant de son équilibre. Peu de temps après, ils se précipitèrent à travers la porte de pierre et de mousse de la ville et traversèrent un pont qui reliait l'intérieur de la ville à l'extérieur.

fermes et pâturages des vaches. L'air froid de l'automne brûlait les poumons d'Elisabeth et elle ne voulait plus se laisser entraîner dans un endroit inconnu par un homme dont elle ignorait toujours le nom. Elle commençait à se rendre compte qu'un voleur l'avait emmenée dans un endroit qu'elle ne connaissait pas et qu'elle savait pas comment retourner en ville. Au loin, elle entendit les cloches de l'église résonner et peu à peu, elle remarqua que le malaise grandissait régulièrement en elle. "Quel est votre nom ?", demanda-t-elle à nouveau. "Luleff Jansen", répondit-il brièvement, "Pouvons-nous continuer ou la belle dame ne me fait-elle pas confiance ?" Bien sûr qu'elle ne lui faisait pas confiance ! Mais le lui reprocher maintenant ne la ramènerait pas plus loin en direction de la ville. "Où allons-nous ?" demanda-t-elle à la place. Il ne répondit pas, lui prit à nouveau la main et continua à marcher. La ville était à peine visible.

Au bout de quelques minutes, ils s'arrêtèrent à nouveau. Ils se trouvaient devant une sorte de petit bois. Luleff les guida à travers les fourrés et quelques secondes plus tard, ils se trouvaient devant un moulin à vent abandonné. Certaines parties du toit s'étaient effondrées, l'une des ailes était brisée dans l'herbe et les murs s'effritaient. La nature avait apparemment décidé depuis longtemps de reprendre ce qui lui appartenait de droit. Le bois était pourri et il n'y avait pas une seule surface qui ne soit pas recouverte de plantes vertes. Luleff s'écria soudain : "Cathelijne, ik ben terug. Ik heb iemand meegenomen". Soudain, une petite fille a surgi de derrière un trou dans le mur. "Qui est-ce ?" demanda Elisabeth, étonnée, "Est-ce que c'est ta sœur ?" Luleff soupira et les guida vers le moulin à vent. A l'intérieur, malgré le peu d'objets qu'ils semblaient posséder, c'était plutôt chaotique. Les murs étaient en partie effondrés et pleins de fissures, de la paille gisait dans un coin sous un drap autrefois blanc et ils semblaient utiliser la meule de moulin comme table. Luleff commença d'une voix étouffée : "Il y a quelques semaines, nous avons dû fuir, contraints de tout derrière nous. Tout parce que nous nous sommes accrochés à notre foi. Cathelijne et moi avons perdu notre maison, notre famille, tout ce qui nous était cher.

Maintenant, nous sommes ici, en sécurité, ou ce que l'on croit être la sécurité. Mais que reste-t-il quand on n'a rien ? Pas de nourriture, pas de toit, et nous vivons dans une ruine qui ne nous offre guère de protection. Il est difficile de savoir si nous nous sommes vraiment échappés ou si le vrai combat ne fait que commencer".

Il s'arrêta et poussa un profond soupir. "Parfois, je me demande si cela fait encore une différence. Nous allons essayer de poursuivre notre route vers Copenhague lorsque nous aurons un peu récupéré". Au loin, les cloches de l'église retentirent à nouveau : une, deux, trois, quatre, cinq fois ! Elisabeth se figea, bientôt son père arriverait à la maison et elle ne serait plus là. Elle se leva d'un bond, bredouilla un bref mélange d'explications et d'excuses, puis rentra chez elle en courant, si ses vêtements le lui permettaient. Elle sentait le regard de Luleff dans son dos et se sentait mal de le laisser ainsi derrière elle. Néanmoins, elle arriva à destination plus vite qu'elle ne l'avait pensé et le soulagement se confondit avec la brûlure dans ses poumons et la douleur dans ses pieds. Elle frappa à la porte et sa servante Brunhilde vint ouvrir : "Mademoiselle Elisabeth, que faisiez-vous dans les rues à une heure aussi tardive ? Votre père pouvait arriver d'un moment à l'autre et si vous n'étiez pas rentrée à temps, votre père aurait très certainement été plus que contrarié". Elisabeth marmonna une brève excuse et se rendit à l'école.

Elle se rendit dans sa chambre à la vitesse de l'éclair. Quelque temps plus tard, elle regarda par sa fenêtre, d'où elle avait une vue parfaite sur le haut clocher de l'église. Il était déjà sept heures du soir et elle commençait à se demander si son père venait aujourd'hui. Il semblait son stress et sa précipitation à la maison n'étaient pas nécessaires. Lorsqu'il partait en voyage d'affaires, il rentrait toujours vers cinq heures de l'après-midi, ce qui l'inquiétait un peu malgré son aversion pour son père.

Ses opinions, qui concernaient entre autres la vie amoureuse de sa fille, étaient certes assez discutables selon elle, mais si on le croyait, c'était la seule solution pour elle.

possibilité d'épouser l'homme idéal. Elle-même, dans l'exaltation de ses sentiments, ne ferait qu'une erreur stupide et se donnerait ainsi à quelque voyou des ruelles, selon les mots de son père. Mais ce n'était pas à elle d'en décider et elle n'avait donc pas besoin de s'en préoccuper davantage.

Lorsque son père est finalement rentré, Angela avait déjà servi le repas. Elle n'avait pas vraiment l'intention de le saluer, mais dès qu'il la vit, il l'attira dans une étreinte très douce, grâce à sa corpulence saine. N'ayant aucune chance face à son père, plus grand de deux têtes et beaucoup plus large qu'elle, elle finit par se rendre à son étreinte, ce qui donna lieu à une scène très étrange, qui rappelait un peu celle d'une personne essayant d'étreindre une statue. Lorsqu'il eut enfin fini de lui comprimer l'air, elle se dégagea le plus rapidement possible de ses bras, au cas où il changerait d'avis. Lorsqu'ils s'assirent, Albrecht commença immédiatement à raconter tout son voyage. Il en fut ainsi pendant un moment, Elisabeth se coupant au bout de deux minutes environ, mais cela ne semblait pas le déranger. Il continua simplement à parler, si bien qu'une personne entrant par hasard aurait pu penser qu'il était une cascade retenue pendant trois ans. Il raconta ses misérables affaires avec des gens qu'il ne supportait pas pour la plupart, comme il le souligna à plusieurs reprises, et comment il avait vendu à un pauvre pêcheur une barque assez abîmée pour une somme d'argent tellement démesurée que celui-ci avait presque commencé à adorer Albrecht malgré cela. "En tout cas, après avoir vendu la vieille Angelika, j'ai décidé de me détendre dans une belle taverne.

Alors que j'étais assis et que je savourais mon vin, un homme grand et imposant s'est assis à côté de moi et je me suis dit : "Tiens, je ne l'ai pas déjà vu quelque part ? Mais j'ai regardé de plus près et lorsqu'il m'a salué, j'ai enfin compris de qui il s'agissait. C'était Bartholt, le père de ton fiancé, Elisabeth". Elle sortit de sa transe et tendit l'oreille. "Et comme tu te maries finalement dans une semaine, nous avons beaucoup de choses à nous dire, c'est pourquoi...", "Pardon ?! Je me marie dans une semaine ?!" s'exclama Elisabeth en se levant d'un bond. "Je n'ai même pas encore rencontré mon futur mari, et maintenant je dois déjà l'épouser dans une semaine ? Et puis, pourquoi choisis-tu mon mari ?

Tu crois vraiment que je ne peux plus choisir un maître raisonnable ?" Elle se mit à hurler. "Jeune fille, ça va trop loin", tonna Albrecht en se levant à son tour. Mais Elisabeth s'était déjà trop impliquée pour qu'on puisse l'arrêter maintenant. "Non, c'est uniquement ta faute si je n'ai pas pu prendre une seule fois une décision par moi-même dans ma vie et si je n'ai pas pu rencontrer Luleff si je n'étais pas sortie en douce !". "S'il te plaît, qu'est-ce que tu as dit ?", demanda soudain son père avec un calme glacial et mortel dans la voix. Elisabeth eut un frisson glacé le long de son dos. Qu'avait-elle dit ? Elle ne l'avait pas remarqué dans son état d'excitation, mais maintenant elle avait vraiment commis une erreur décisive. "Elisabeth von Zesterfleth. Quoi. Est-ce que. Tu.

Dit ?", demanda une nouvelle fois son père, avec une nette insistance dans la voix.

"Rien, j'ai juste été un peu emporté par mes émotions, je suis désolé, père". "Non, Elisabeth. De qui parlais-tu à l'instant ?". Elisabeth eut à la fois chaud et froid. Elle croisa les mains derrière son dos pour cacher ses tremblements, mais son père l'avait déjà remarqué et la regardait avec un regard perçant. Elle essaya d'éviter le regard fixe de ses yeux et jeta donc un regard d'aide à Angela qui, attirée par les cris, se tenait dans l'encadrement de la porte, mais elle se contenta de secouer imperceptiblement la tête. Elle devait gérer cette situation seule. Son père a sans doute interprété son silence comme

Confirmation de ses soupçons, car son visage se déforma en un masque de dégoût. "Ma fille", dit-il avec une colère difficilement contenue dans sa voix.

Voix, "malgré ses fiançailles, elle sort avec des vagabonds et tombe amoureuse d'eux. Est-ce que tu t'es déjà rendu compte de ce que cela signifie pour toi ? Ce que cela signifie pour nous ? Tu mets en jeu toute la réputation de ta famille, et donc ton avenir, et tu continues à lui courir après malgré ce que tu sais. J'ai honte de devoir t'appeler ma fille. Tu m'as fait beaucoup de mal, Elisabeth". Sur ces derniers mots, il baissa la voix et s'affaissa lentement. Elisabeth se sentait impuissante. Elle ne savait plus quoi faire, elle n'avait jamais vu son père aussi abattu et déçu. Elle se sentait terriblement mal et aurait voulu le serrer dans ses bras et lui dire qu'elle ne ferait plus jamais quelque chose d'aussi stupide. Mais une petite voix douce, au fond de sa tête, lui rappelait sans cesse que tout cela n' pas de sa faute. Si son père lui avait simplement permis de prendre le contrôle de sa propre vie, rien de tout cela ne serait arrivé. Poussée par cette certitude, elle a développé une nouvelle passion. "Ce n'est pas un rôdeur". Elle son père d'un air hostile, "Et pas un rôdeur. Tu ne sais pas à quel point c'est difficile pour lui. Tu n'as pas vu comment lui et sa sœur vivent. Et tout ça parce qu'ils s'accrochent à leur foi. Pourquoi quelqu'un s'intéresse-t-il à ce qu'un homme croit ? Père, je l'aime. Tu ne peux pas m'en empêcher. Enferme-moi, enferme-moi, fais que je ne sente plus jamais la lumière du jour sur ma peau à cause de moi. Mais cet amour, ce seul véritable amour L'amour, tu ne peux pas me l'enlever, quoi que tu fasses.

Je peux faire ce que je veux. Même si je suis à des centaines de kilomètres, dans le donjon le plus profond et que je meurs de faim, son sourire dans ma mémoire de la chaleur, ses mots me donneront la force de survivre. Chaque jour, chaque petite éternité, je l'attendrai. Son visage sera la dernière chose que je verrai lorsque je quitterai ce monde. Sa voix sera la dernière chose que j'entendrai et son contact la dernière chose que je ressentirai. S'il te plaît, père, , toi dont je suis finalement issue". Pendant les derniers mots, elle s'était agenouillée devant lui et le regardait maintenant en face. Elle a sursauté quand elle a vu qu'il pleurait.

Agacé, il essuya ses larmes et se leva. "Elisabeth, dans ta chambre. Tout de suite !" Elle recula devant lui et se retira lentement en direction de la porte. "Et que tu ne reviennes me voir que lorsque tu te seras débarrassé de ces fantaisies". Ce devaient être les derniers mots qu'elle entendrait de lui. La poitrine vide, elle monta lentement les escaliers et parvint tout juste à rejoindre sa chambre, où elle s'effondra sur le lit. Ses larmes imbibaient son oreiller et ses vêtements, mais elle n'en avait cure. Elle voulait partir, juste s'éloigner de cet endroit horrible. Elle regardait dans le vide, tandis que des milliers de pensées tourbillonnantes l'engloutissaient presque. Elle ne pouvait pas bouger et se noyait dans sa propre tête, jusqu'à ce que, un peu plus tard, le stress et le chaos des sentiments l'emportent sur la fatigue.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait nuit et Elisabeth entendit les ronflements bruyants de son père dans la pièce voisine. Elle savait qu'elle ne pouvait pas rester plus longtemps pour subir les décisions égoïstes de son père.

Sur un coup de tête, elle a commencé à rassembler des provisions et quelques vêtements et à tresser une corde avec des draps et des tissus - des marchandises dont son père faisait notamment le commerce. Elle l'a attachée à un crochet à sa fenêtre. Bien que la corde n'ait pas l'air très résistante, elle est descendue. Avec une robe, c'était plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé.

Dès que ses pieds touchaient le sol, elle courait en direction de la porte de la ville, tandis que le vent frais de la nuit lui soufflait au visage. Dès que ses pieds le sol, elle courut en direction de la porte de la ville. Alors qu'elle l'avait presque atteinte, elle remarqua un obstacle qu'elle n'avait pas pris en compte dans sa fuite précipitée : La nuit, la porte de la ville était fermée et étroitement surveillée. Elle savait que l'argent qu'elle avait emporté avec elle ne pourrait pas être récupéré avant longtemps.

ne suffirait pas à corrompre les deux gardes. Elle s'est cachée derrière le mur d'une maison, a observé les gardes et s'est demandé comment elle allait réussir à franchir le mur sans remarquer. Elle connaissait la ville comme sa poche et s'il y avait un moyen de contourner le mur, elle devait le connaître.

Cela les a frappés comme un coup de foudre : la possibilité de de la ville. Il y avait un arbre près du mur qui aurait dû être abattu depuis longtemps.

Elle se faufila silencieusement dans les ruelles, mais le sentiment d'être observée ne la quitte pas. Peu de temps après, elle vit cependant son salut. Devant elle, la silhouette du jeune chêne qui marquait sa cible se dessinait à la faible lumière de la lune. Elle regarda autour d'elle. Aucun garde n'était visible, mais un groupe de ces mêmes gardes pouvait réapparaître à tout moment. Elle devait agir rapidement. Elle se glissa avec agilité dans l'ombre du mur, où elle espérait être à l'abri des regards indiscrets. Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen de grimper à l'arbre... Là, elle aperçut quelques branches qui pouvaient très bien servir d'échelle. Malheureusement, il y avait un problème. Ces branches se trouvaient à environ deux mètres et demi au-dessus de sa tête, ce qui constituait un obstacle de taille. Mais rien ne pouvait l'arrêter maintenant. Elle s'est éloignée de quelques pas du mur et a retroussé ses jupes. Elle aurait sans doute mieux fait de piquer un des pantalons de son père. Il ne lui restait donc plus qu'à se débarrasser de ses jupes. Vêtue seulement d'un sous-vêtement, elle se sentait désagréablement exposée, mais elle n'avait pas le choix. D'un lancer puissant, elle fit voler ses vêtements par-dessus le sommet du mur. Elle prit alors son élan et sprinta vers le mur. Ses pieds quittèrent le sol et pendant un court instant, elle se sentit presque en apesanteur, libre, comme un oiseau dans le ciel, les ailes fièrement déployées. Lorsque son pied toucha la pierre dure du mur, elle se poussa vigoureusement et attrapa du bout des doigts le bord d'un bloc. Elle se hissa péniblement et s'accrocha à la fente la plus proche entre la maçonnerie et l'arbre, d'où elle put enfin saisir la branche la plus basse de l'échelle qu'elle avait repérée auparavant. Elle l'agrippa fermement et se hissa en s'exhortant à ne pas regarder vers le bas, car elle n'avait pas vraiment confiance en la branche. Mais elle était plus solide qu'il n'y paraissait et pouvait ainsi supporter son poids. Elle se tendit vers la branche suivante, qui était plus facile à atteindre. Elle continua ainsi à grimper branche par branche, tandis que de petites branches s'accrochaient régulièrement à ses vêtements et à ses cheveux. Alors qu'il ne lui restait plus qu'un échelon à gravir, elle entendit soudain des voix derrière elle. Elle regarda autour d'elle et vit une lueur se déplacer le long de la ruelle qu'elle avait empruntée pour se faufiler jusqu'au mur. Elle devait maintenant se dépêcher. Mais alors qu'elle s'apprêtait à franchir le sommet du mur, elle sentit que quelque chose retenait sa jambe. Son cœur s'enfonça jusqu'au creux de ses genoux. Lentement, elle tourna la tête, s'attendant à apercevoir le casque étincelant d'un gardien. Mais ce n'était que son pied, coincé dans une fourche. Elle perçut également un sifflement de plus en plus fort, dont la source devait également être l'origine de la lueur. Il ne faudrait pas longtemps avant la personne en question ne tourne le coin et la voie. Elle tira sur sa jambe, mais la fourche ne voulait pas abandonner son combat si facilement. Les porteurs de torches devaient apparaître d'un moment à l'autre.

Elle a continué à secouer et à tirer, mais le bois ne voulait tout simplement pas la laisser partir. Au moment où la pointe d'une chaussure sortait déjà de derrière le coin de la rue, elle put enfin se libérer d'une forte secousse. Elle atterrit sur le sol de l'autre côté du mur dans un plouf nettement perceptible. Derrière les grosses pierres, elle entendit un "qui va là ?" crié, mais elle s'était déjà relevée et courait aussi vite que ses jambes le lui permettaient en direction de la forêt voisine, pour ne pas

d'repérés par les gardiens de la porte. Le sentier serpentait plus ou moins en ligne droite pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'elle arrive à un petit ruisseau. Un petit pont en pierre de taille le surplombait et elle le traversa d'un pas léger.

Elle traversa le pont et laissa bientôt les premières fermes derrière .

La ville dans laquelle elle avait grandi n'était plus qu'une petite silhouette au clair de lune. Ses poumons la brûlaient et ses jambes commençaient à se dérober, mais elle ne pouvait pas s'arrêter maintenant.

Des larmes lui montèrent aux yeux tandis qu'elle courait le long des chemins de terre de plus en plus indéfinissables. Elle courut et courut encore jusqu'à ce qu'elle perçoive une légère lumière vacillante derrière quelques arbres et arbustes. Elle savait qu'elle était au bon endroit. Elisabeth se fraya un chemin à travers les broussailles et aperçut Luleff, qui devait être assis près du feu quelques instants auparavant, mais qui s'était levé pour déterminer la source du bruissement, et se jeta dans ses bras. Des larmes coulaient sur son visage. Luleff, à la fois surpris et très confus, demanda : "Que fais-tu ici ?" Elisabeth répondit en sanglotant : "Je veux venir à Copenhague, je ne peux plus rester ici. Dans moins d'une semaine, je dois me marier avec quelqu'un que je n'ai jamais vu de ma vie, mais je ne veux pas, je ne peux pas, je t'aime". Elle continua à s'enfoncer dans les bras de Luleff, qui la serra plus fort. "Nous devons trouver un moyen de partir d'ici, et le plus vite possible. Ne t'inquiète pas, nous y arriverons ensemble". Ils parlèrent encore un moment et Luleff parvint à reconforter Elisabeth. Elle donna à Luleff les vêtements chauds et la nourriture qu'elle avait apportés de chez elle pour qu'ils n'aient ni froid ni faim les jours suivants. Elle prit ensuite le chemin du retour pour que son père ne sache pas qu'elle était partie. Bientôt, elle atteignit à nouveau la corde sous sa fenêtre et y grimpa. Arrivée en haut, elle tenta péniblement de démonter son dispositif d'évasion afin de détruire la dernière preuve de son escapade nocturne. Ensuite, elle est allée se coucher comme si rien ne s'était passé.

Les deux jours suivants, elle évita son père pendant la journée et passa ses nuits près du vieux moulin pour planifier sa fuite d'une vie qui n'était pour elle qu'un cauchemar.

Un matin, alors qu'elle était de nouveau occupée à punir son père de son silence, Brunhilde lui expliqua qu'il passerait la journée sur le port et qu'il lui ferait savoir qu'elle aurait le temps de se calmer d'ici là. Lorsqu'un peu plus tard, elle entendit la porte se refermer, elle poussa un soupir de soulagement. Enfin, elle ne se sentait plus comme une étrangère dans sa propre maison. Elle décida de passer le temps en feuilletant les documents de son père, bien qu'elle ait eu de la chance de n'en déchiffrer que la moitié grâce à l'écriture de son père, quelque chose lui a soudain sauté aux yeux. Le matin du jour de son mariage, une flotte commerciale devait quitter le port de Staden et livrer directement plusieurs caisses de draps à Copenhague. Elisabeth comprit immédiatement qu'il s'agissait de sa chance d'avoir une vie meilleure avec son Luleff et la petite Cathelijne.

Les jours passaient de plus en plus vite et c'était déjà la veille de son mariage, auquel elle ne participerait pas. Au cours des derniers jours, qui se confondaient tous dans l'esprit d'Elisabeth, elle avait essayé de dérober discrètement chez elle le maximum de provisions, d'argent et d'autres choses qui pourraient éventuellement lui être utiles pendant son voyage, et de les transporter de nuit jusqu'au vieux moulin. Là, ils transbordèrent le tout dans des sacs afin de pouvoir les transporter plus facilement. Ils allaient bientôt partir. Elle serait enfin libre. Libérée des jeux et des accords de son père, libérée des attentes des gens. Bientôt, elle laisserait derrière elle, pour toujours, cette ville dans laquelle elle avait grandi et qu'elle n'avait jamais vraiment quittée. Y reviendrait-elle un jour ? Est-ce que c'était vraiment la bonne chose à faire de fuir ? Survivraient-ils à la fuite et ne seraient-ils pas découverts ?

Les pensées dansaient dans sa tête comme les feuilles devant sa fenêtre dans le vent froid de l'automne. Mais ce n'était pas le moment de douter, elle savait exactement comment le navire était construit, quel était le meilleur endroit pour se cacher dans la cale et que toutes les mesures de préparation avaient été couronnées de succès. Elle a donc escaladé une toute dernière fois la fenêtre de sa chambre à l'aide d'une corde tressée. Cette fois, elle ne reviendrait pas à l'abri de l'aube. Lorsqu'elle toucha le sol, elle détacha la corde du crochet de la fenêtre d'un coup sec et tenta de la faire disparaître dans son sac. Maintenant, il n'y avait plus de retour possible. Protégée par les ombres de la nuit, elle se faufila jusqu'au port. Bien que ce soit le milieu de la nuit, elle devait faire attention, car la ville et son père avaient des yeux et des oreilles partout. Lorsqu'elle arriva au port, elle vit immédiatement les silhouettes de Luleff et de Cathelijne, qui s'étaient cachés près de la grue de marchandises. Ensemble, ils se dirigèrent vers l'un des bateaux de son père, orné des armoiries de leur famille. Elle marcha d'abord sur la planche qui menait au pont. Tout si surréaliste, le clapotis de l'eau sous ses pieds, le souffle de Luleff dans sa nuque et le croassement des corbeaux, comme s'ils voulaient la narguer pour cette fuite risquée.

Lorsque tout le monde fut arrivé sur le pont, Elisabeth montra à Luleff une trappe qui menait directement dans la cale du navire. Cathelijne et lui s'y engouffrèrent et disparurent peu après dans l'obscurité. Elisabeth elle-même décida de rester encore un peu à bord. Elle regarda alors une toute dernière fois sa patrie. La ville dans laquelle elle avait grandi, les rues et les ruelles dans lesquelles elle avait joué autrefois. Même la boulangerie, près de laquelle elle s'était souvent attardée ces dernières semaines, elle pouvait l'apercevoir d'ici à la faible lumière de la lune. Était-ce une erreur de partir d'ici ? Non, de telles pensées ne devaient pas la déstabiliser maintenant. Elle était déjà allée trop loin pour cela. Le vent froid de la nuit lui soufflait au visage. Elle était sûre d'avoir fait ce qu'il fallait et il n'y avait plus qu'une chose qui la rattachait à ce qui allait bientôt être sa vie.

Elle fixa la bague à son doigt qui scintillait au clair de lune : deux mains qui se tenaient l'une l'autre - en fait un symbole d'unité, d'amour et de confiance. Pour elle, elle n'était qu'un signe de son ancienne vie qu'elle laissait derrière elle. Elle le retira de son doigt, hésita un instant et le jeta dans le bassin du port.

Fin

